



Bulletin de la Sabix

Société des amis de la Bibliothèque et de l'Histoire de
l'École polytechnique

63 | 2019
Alfred Sauvy (1898-1990, X1920)

Conclusion du livre *L'Europe submergée*

Dunod, 1987

Alfred Sauvy



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/sabix/2482>

DOI : 10.4000/sabix.2482

ISSN : 2114-2130

Éditeur

Société des amis de la bibliothèque et de l'histoire de l'École polytechnique (SABIX)

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2019

Pagination : 87-90

ISSN : 0989-30-59

Référence électronique

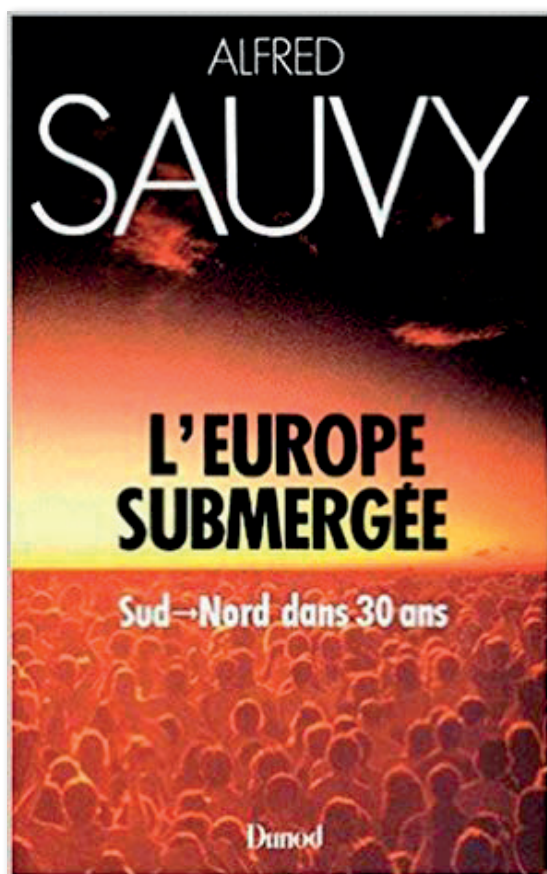
Alfred Sauvy, « Conclusion du livre *L'Europe submergée* », *Bulletin de la Sabix* [En ligne], 63 | 2019, mis en ligne le 17 juillet 2019, consulté le 15 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/sabix/2482>

© SABIX

Conclusion du livre *L'Europe submergée*¹

Alfred Sauvy

« Madame se meurt,
Madame est morte! »
Jacques Bénigne Bossuet



Couverture du livre d'Alfred Sauvy
L'Europe submergée, Dunod, 1987.

Faut-il suivre Bossuet, en voyant dans « Madame », notre vieille Europe ? Nous nous sommes quelque peu promenés dans le temps et dans l'espace, touchant parfois l'horizon de 30 ans, voyageant des deux côtés de la Méditerranée, puis dans des pays plus éloignés, mais quel est le fruit ?

Première leçon de ce parcours, mais ce n'est pas une nouveauté : le domaine le plus important, le plus lourd, de plus longue portée, le plus vital, le seul aussi qui fournisse une assise solide à la prévision, la population, ne préoccupe guère nos contemporains, les pouvoirs publics pas plus que l'opinion. Lacune, bien sûr, de l'enseignement et de l'information plus encore. Du reste, ceux qui seraient tentés de pénétrer dans ces limites, dans ce qui leur paraît une abstraction, y voient vite plus de noir que de rose, pressentent quelque leçon de morale ou quelque menace à leur façon de vivre et reviennent rapidement à du concret, c'est-à-dire aux ennuis du moment, aux espoirs et aux projets.

Il y a quelques 40 ans, l'Institut national d'études démographiques, tout fier de sa jeunesse, disons même de son innocence, s'était adressé aux gouvernements de tous les pays du monde, pour leur demander de décrire quelle était leur politique de population. Réponse fréquente : « Nous n'avons pas

1. Dunod, 1987

de politique de population ». Et dès lors, le dialogue de s'engager ainsi :

- N'auriez-vous pas, des lois, sur le mariage et le divorce ? Sur l'état civil, la parenté, les successions ?
- Bien sûr, nous avons des dispositions pour tout cela !
- N'avez-vous aucune loi sur l'immigration ?
- Sans aucun doute, nous ne laissons entrer chez nous que ceux que nous acceptons.
- N'avez-vous pas un système de retraite ? Des dispositions pour aider la famille, tout au moins les familles nombreuses ? Seriez-vous un pays sans politique fiscale, ce qu'on appelle un paradis ? Ne vous occupez-vous pas du logement populaire ? Ne cherchez-vous pas à éviter de trop fortes concentrations urbaines ? Avez-vous un système d'assurances sociales contre la maladie ?
- Assurément, nous nous préoccupons de tout cela.
- Eh bien, cet ensemble constitue une politique de population.

La question donne lieu aujourd'hui à des enquêtes régulières conduites par les Nations Unies, mais, cette fois, dans un sens plus restreint, en particulier sur la position prise par les gouvernements en matière de limitation des naissances.

L'Europe, champ de bataille séculaire, a pris, depuis un tiers de siècle, une certaine consistance : les guerres qui ont meublé les siècles s'enseignent encore, dans les écoles, mais quelque effort que nous fassions, nous ne voyons aucune raison de nous battre. Les combats, qui se déroulent à Bruxelles ou ailleurs, portent sur les prix du blé, sur les montants compensatoires ou sur le bétail trop bien nourri. Dans ces affrontements, le beurre l'emporte largement sur les canons.

Que la fin des luttes sanglantes vienne de l'existence d'un ennemi (disons d'un adversaire) commun, l'Union Soviétique ou de celle d'un protecteur commun, adversaire

commun, lui aussi, sur le plan économique, le fait est là. La lourde angoisse qui pesait sur les cœurs des générations précédentes a disparu. Quant aux missiles, c'est un sujet dont il est question à la télévision, entre deux minauderies, mais aucun Français n'a creusé un abri quelconque, ni établi un plan de refuge pour sa famille, dans quelque pays lointain.

Ces pays d'Europe, qui, il y a un demi-siècle encore, cherchaient à semer la mort, par tous moyens, ne se préoccupent plus aujourd'hui de donner la vie. Y a-t-il une relation de cause à effet ? Les plus touchés ne sont-ils pas précisément les anciennes dictatures, avec à leur tête l'Allemagne ? A l'autre bout du monde, le Japon conquérant ne suit-il pas la même voie ?

Sans doute, parmi les méfaits du chômage, faut-il mettre, en bonne place, son pouvoir de brouiller les esprits, y compris les meilleurs. Personne, certes, n'ose prononcer la phrase « Nous sommes trop nombreux », qui pourrait donner des inquiétudes, comme sur le petit navire, ou le radeau de la Méduse, mais un sentiment confus, hors de la conscience, se manifeste, contre le don de la vie.

Dans les atlas, les dictionnaires, les manuels, les reportages et, par extraordinaire, à la télévision, sont bien comparées les diverses populations, parfois sous forme de bâtonnets, mais sans préoccupation de l'essentiel, c'est-à-dire de leur âge, alors que, pour les personnes, c'est le premier sujet d'observation, comme aussi pour les animaux, les maisons, les machines. Le vieillissement, phénomène fondamental que la plume hésite à appeler vital, est à peu près ignoré, presque un secret de spécialistes. Et quand il est connu, il est confondu avec l'allongement de la vie à son terme. Or, toutes les populations du monde vieillissent ou sont, si j'ose dire, en voie de vieillissement. Le ^{xxi}e siècle sera marqué par un intense vieillissement de la population du monde.

Particulièrement touchée, l'Europe est, en outre, placée sous une autre menace : cette usine de l'univers, dépourvue de matières

premières, peut, nous l'avons vu, s'inquiéter pour son industrie, c'est-à-dire sa vie. L'optique du marché lui donne à craindre de manquer de débouchés, alors que la véritable menace n'est pas l'excès de richesses, mais leur pénurie. Peu à peu les matières premières d'outre-mer sont transformées sur place à la faveur de salaires bien plus bas.

Pour grave qu'elle soit, cette menace économique n'est pas mortelle; elle risque d'entraîner une baisse du niveau de vie ou une existence orientée de façon différente. Les Européens béats auront la ressource de travailler un peu plus longtemps, pour maintenir leur niveau de vie, mais toute menace de cette sorte trouve sa parade: le danger mortel vient des pays eux-mêmes.

Au cours des années 50, les pays riches ont eu, pour vive angoisse, la multiplication des pauvres. La terre est devenue trop petite; nous avons d'autant moins le droit de laisser les malheureux à leur sort que le nôtre est compromis. Crise de conscience et de souci de vivre.

Pour parer à cette menace, les Occidentaux ont recherché éperdument un moyen facile à utiliser, propre à empêcher une naissance inopportune. Après cinq ans de recherches de F. Gregory Pincus et John Rock, ce moyen est bien trouvé, mais ce boomerang se retourne contre les initiateurs et leur fait perdre le sens même de la vie.

Suprême ironie de l'histoire, cet effort intense pour arrêter la multiplication involontaire des pauvres a entraîné une stérilité volontaire des riches, une diminution rapide de la jeunesse. L'alerte a été sonnée, mais en sens opposé au nécessaire: « Nous sommes trop nombreux, puisque le chômage est intense. Evidence! »

Multipliant les contresens, l'Europe est parvenue à vanter et à souhaiter ce que redoute l'individu le plus ignorant: la perte de la jeunesse. Le vieillissement de la population? Ignoré, volontairement ou non. « A quoi bon avoir des enfants, pour en faire de futurs chô-

meurs? » Aveu dramatique de l'ignorance, qui conduit fatalement à une situation économique médiocre, baptisée « crise », comme s'il s'agissait d'un mal venu du dehors, de quelque sida, de quelque virus.

C'en est un, en effet, mais il est spontané, organique.

L'Europe a fait son temps, ne disons pas tenu son rôle. Certes, il y aura toujours des hommes vivant dans ce petit cap de l'Asie, avec des usines, des champs et se rendant des services. Il reste à savoir lesquels et dans quelles conditions.

En certaines régions du monde, ces Européens, ces Blancs, tremblants de peur à l'idée de voir éclore les fleurs, c'est-à-dire la jeunesse, se trouvent devant les conséquences mêmes de leur stérilité.

Un peuple peut-il mourir de vieillesse? S'éteindre doucement dans la béatitude? Y a-t-il eu dans l'histoire ou la préhistoire, des morts douces? Ce ne sera sûrement pas le cas. Les peuples qui ont gardé le sens de la vie, notamment les Africains du Nord, ont déjà pénétré dans les pays vieux, et sont appelés à déborder, plus encore, dans le Nord.

Que signifie ici ce terme « appelés », si souvent évocateur d'une destinée irréversible? Prenons-le au sens propre. Cet appel n'a pas pour origine le destin, mais il peut être le fait des Européens eux-mêmes, pris de peur et soucieux d'être servis. Peur aussi d'évoquer une question troublante. Viendront-ils ces jeunes, pour fermer les yeux de ces hommes qui ont « fait leur temps », ou bien insuffleront-ils une nouvelle vie?

Pour le moment, le grand vainqueur est l'insouciance. Si certains responsables s'émeuvent, c'est dans la crainte que le PIB de leur pays n'atteigne pas le progrès de 2 % par an, qui rend les consciences tranquilles.

Plus que jamais, donnons aux jeunes le conseil: « Fermez les livres, et ouvrez les yeux! ».

